L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

L'Anniversaire
Un Repas d'Essences au 18e Siècle.
Les Derniers Jours de l'Empereur.
La Peinture Culinaire.
Le Potage Accusateur.
L'Auberge, poésie.
La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

A WASHINGTON.

Inquiète, sans doute, de l'impression produite dans l'opinion publique par son refus obstiné, les grands projets de loi d'intérêt général malgré les instances du président Roosevelt et de la minorité démocratique, la majorité républicaine de la Chambre a voté le bill Vreeland tendant à la réforme monétaire, qu'elle avait choisi entre plusieurs bills du même genre soumis au Congrès.

Elle n'a pas permis une longue discussion. Une fois son choix arrêté, elle a expédié tambour battant les procédures parlementaires et a voté le projet, le scrutin étant de 184 suffrages en faveur de la mesure contre 145.

Tous les démocrates et quinze républicains ont voté contre la loi Vreeland, non parce qu'ils sont opposés à une réforme monétaire, mais parce que le bill donne au secrétaire du trésor un pouvoir dangereusement étendu. Ils eussent préféré indubitablement le bill préparé par leur leader, M. Williams, mais ils n'ont pas voté sur cette mesure, sachant que le seul fait qu'elle émanait de la minorité la condamnait devant la majorité toute puissante.

Mais le projet Vreeland, qui est, suivant des hommes compétents, le plus défectueux et le moins libéral de tous ceux qui ont été déposés, n'est pas encore inscrit dans le code. Si la chambre l'a voté le sénat a, de son côté, adopté le projet Aldrich, et il est certain que lorsque le bill Vreeland lui sera soumis, son comité de finances l'amendera de manière à le rapprocher autant que possible de celui qui a obtenu la préférence de la chambre haute.

Il en résultera la convocation d'un comité de conférence chargé de mettre les deux Chambres d'accord, et comme la discussion sera vive, il est fort possible que la clôture de la session arrive avant qu'une décision ait été prise.

C'est peut-être ce qu'a pensé la majorité républicaine de la Chambre lorsqu'elle a voté le projet Vreeland. Si la loi n'est pas définitivement adoptée les républicains n'en pourront pas moins se targuer auprès des électeurs d'avoir fait tout en leur pouvoir pour introduire la réforme monétaire.

Le vote de jeudi dernier se réduirait ainsi à une manœuvre électorale sur laquelle compteraient les représentants républicains pour assurer leur réélection. D'autre part le désaccord entre le président Roosevelt et des sénateurs de son parti s'accentue. Le sénateur Aldrich, un des membres les plus influents de la chambre haute, qui était resté un de ses plus fermes appuis jusqu'ici, s'est tourné contre lui.

M. Aldrich est mécontent, paraît-il, de l'attitude prise par le président dans l'exercice de ses fonctions de commandant en chef des armées de terre et de mer, et il ne serait pas éloigné de croire que M. Roosevelt a outre passé ses pouvoirs.

Cependant, M. Aldrich a usé de son influence pour faire renvoyer jusqu'après l'élection présidentielle toute discussion nouvelle de l'affaire des soldats de couleur de Brownsville licenciés par M. Roosevelt en sa qualité de commandant en chef. Il semble donc que le sénateur du Rhode Island ne désire pas soulever d'autres querelles dans son parti en vue de l'élection de novembre.

Le Centenaire de la guerre de l'Indépendance en Espagne.

A l'occasion de l'anniversaire du 2 mai 1808, diverses cérémonies ont eu lieu à Madrid. Elles ont commencé le matin, à 8 h. 1/2, par une messe organisée par l'artillerie sur la place du 2 mai, d'où partit le soulèvement.

Le Roi, toute la famille royale, moins la reine Victoria, toutes les autorités, les corps constitués, les députations de la garnison de Madrid assistaient au service religieux.

A onze heures, une messe de *Requiem* a été célébrée à l'église San-Francisco, pour les victimes de la guerre de l'Indépendance.

A la sortie de l'église, une procession civique a été organisée; elle a été présidée par le Roi, les infants et les membres du gouvernement. Elle a été suivie par les délégations des Chambres, de la municipalité, des ordres militaires, des vétérans.

La procession a défilé entre une haie formée par les troupes de la garnison qui maintenaient à grand peine une foule immense. Elle s'est terminée devant le monument du 2 mai sur l'avenue du Prado, où les troupes ont défilé devant le Roi.

Les dépêches signalent que les fêtes du centenaire de la guerre de l'Indépendance se sont célébrées, dans toute l'Espagne, au milieu d'une énorme affluence. Des messes de *Requiem* ont été dites pour les victimes de la guerre.

Enterrée vivante.

Une tragique histoire est rapportée par dépêche de Canterbury, 28 avil :

A Tonbridge, dans le Kent, une jeune femme, Mme Carton, qu'on croyait morte, venait d'être placée dans son cercueil et on allait l'enterrer, lorsque son mari déposa un baiser sur son front.

A sa grande surprise, il constata un léger mouvement sur le visage de la " défunte. "

Un médecin fut appelé en toute hâte et, après des soins énergiques, on parvint à la ramener à la vie.

Elle a déclaré qu'elle s'était parfaitement rendu compte de tout ce qui se passait autour d'elle depuis sa prétendue mort.

L'Assassinat du duc d'Enghien.

Dans une conférence qu'il vient de faire à l'Université des Annales à Paris, sur Chateaubriand, M. Henri Welschinger, a été amené à raconter en termes émouvants l'assassinat du duc d'Enghien :

Quel tableau atroce que " l'exécution du 21 mars ! " Deux heures et demie du matin, la nuit profonde, la pluie qui tombe, froide et fine, les fossés pleins de ténèbres et d'un silence effrayant. Seize gendarmes, le fusil chargé, et deux officiers au pied de la Tour du Gouverneur, à six pas de celui qu'on nomme Plessis ou l'Inconnu, et qui est adossé au mur du pavillon de la Reine.

A la lueur d'une lanterne qu'élève un brigadier, l'adjudant Pelé fait la lecture de la sentence de mort. Alors le duc d'Enghien demande des ciseaux, coupe une mèche de ses cheveux, la place avec son anneau d'or dans un billet avec furtivement la veille, et donne l'enveloppe au lieutenant Noirot qui jure de remettre à la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort —que le duc avait épousée en secret à Ettenheim — ce précieux dépôt, ces reliques d'un être adoré, dépôt et reliques qu'elle ne recevra jamais.

Puis, avant de mourir, le prince demande un prêtre. On le lui refuse ironiquement. Alors, dans l'horreur de la nuit, devant le peloton réuni pour le fusiller, près de la fosse creusée à quelques pas de lui, le descendant du grand Condé tombe à genoux dans le sinistre fossé de Vincennes, comme jadis son aïeul dans la glorieuse plaine de Rocroi, et invoque silencieusement le Dieu qui fait les héros et qui consacre les martyrs. Puis il se relève et s'écrie : " Qu'il est affreux de périr ainsi de la main des Français ! "

A ces mots, l'adjudant porte la main à son chapeau et se découvre. C'était le signal convenu. Les gendarmes font feu. Le duc d'Enghien tombe raide mort. Trois heures sonnent au château. Un chien, sur les glacis, aboie douloureusement. Le crime est consommé !

Ne croyez pas que pour ajouter un trait à l'horreur de cette scène, j'aie inventé la présence de ce chien. Mohiloff—tel était le nom du carlin fidèle que le duc d'Enghien avait rapporté de Volhynie — assistait réellement au meurtre. La pauvre bête, qui avait suivi son maître d'Ettenheim à Strasbourg en traversant le Rhin à la nage et en courant derrière la voiture qui emportait le duc, avait été tolérée dans la chaise de poste qui se rendit à Vincennes. Mohiloff partagea le dernier repas du prince et le suivit jusque dans les fossés. Chassé a coups de crosse par les gendarmes, il se réfugia sur les glacis du fort et poursuivit de ses aboiements douloureux les meurtriers. Il erra plusieurs jours autour du château, jusqu'à ce que la femme du gouverneur Harel, sœur de lait du duc d'Enghien, émue de ses plaintes, le recueillit chez elle.

Le marquis de Béthisy, très attaché aux Condé, apprit ce fait et obtint que le chien lui fût remis. Il le garda et le soigna jusqu'à sa mort, puis le fit artistement empailler. J'ai vu le pauvre animal chez M. Eudoxe Marcille, ancien conservateur du musée d'Orléans, qui m'a raconté cette touchante histoire, et auquel la marquise de Béthisy avait donné le bon Mohiloff. J'ai compris en regardant l'image de ce chien si fidèle, pourquoi Carle Vernet, qui a composé la gravure du chien cherchant à déterrer son maître dans les fossés de Vincennes, y avait ajouté ces vers de M. de Marcellus :

Prodita Condæi proles dum quærit amicum
Solum te moriens spectat, amice canis!

" Le descendant des Condé trahi par tous cherche vainement un ami. Et c'est toi, ô chien, son seul ami, qui assistes à sa mort ! "

Un Talisman

On parle souvent des superstitions de Guillaume II ; mais la description la plus complète de son fameux talisman a été donnée par un journal anglais.

Le talisman des Hohenzollern, auquel depuis des siècles est attachée la croyance à un pouvoir surnaturel, qui protège son porteur contre tout mal et tout péril, est un anneau d'or massif garni d'une pierre quadrangulaire de couleur foncée, que l'empereur doit toujours porter au médius de la main gauche.

Son origine remonte jusqu'aux temps reculés où les ancêtres du monarque, les margraves de Nuremberg, partirent aux Croisades pour délivrer le Saint-Sépulcre des mains des Infidèles. L'anneau, qui fut conquis dans un combat meurtrier et sanglant sous les murs de Jérusalem, tomba entre les mains du margrave Frédéric, qui le transmit à ses successeurs, de sorte que, de génération en génération, cet héritage précieux fut jusqu'à ce jour porté par les Hohenzollern. Le verset du Coran qui jadis ornait la bague, lorsqu'elle était portée par Saladin et ses successeurs, a été enlevé et remplacé par une croix gravée.

WEST END.

Le concert de l'orchestre Lombardo a été très applaudi par de nombreux auditeurs hier soir à West End. Pour ce soir le programme n'est pas encore arrêté ; l'orchestre exécutera les morceaux qui seront réclamés par le public.

Demain soir le concert commencera à six heures de soir.

Naufrage d'une goëlette.

Atlantic City, 15 mai—Un trois mâts goëlette inconnu totalement désemparé et battant des signaux de détresse, s'est échoué ce matin au large de Sea Isle City.

La mer est démontée et les sauveteurs de cette station ne sont pas encore parvenus à porter secours à l'équipage en danger.

Philadelphie, Pie., 15 mai—Le navire échoué au large de Sea Isle City, est la goëlette " William McGee," capitaine Pearsel, partie de West Point, Pie., pour New York, avec une cargaison de bois. Les équipes de sauvetage de la côte ont répondu aux signaux de détresse du navire et ont réussi après plusieurs heures de lutte, à sauver son équipage.

—o—

Tremblement de terre.

Washington, 15 mai—Une secousse simique d'une violence considérable et d'une durée de 50 minutes a été enregistrée ce matin par les instruments de l'Observoire de Washington. M. Willis L. Moore, chef de l'Obervatoire, déclare que le tremblement de terre doit avoir fait sentir ses effets à 3,200 milles au sud-ouest de Washington.

—o—

La Conférence des gouverneurs.

Washington, 15 mai. — La Conférence des gouverneurs d'Etats, réunie à la Maison Blanche sur la requête du président Roosevelt, en vue de discuter les mesures a prendre pour conserver les ressources naturelles du pays a tenu aujourd'hui sa dernière séance.

Diverses mesures ont été discutées, puis après un long discours de M. W. J. Bryan, du Nebraska, la Conférence s'est ajournée sine die.

—o—

Arrivée du prince Colonna à Washington.

Washington, D. C. 15 mai. — Le prince Prospero Colonna, de la célèbre famille italienne de ce nom, accompagné de son fils le prince Mario Colonna, est arrivé hier soir à Washington, venant de New York où il était en séjour depuis quelque temps.

Le prince Colonna a déclaré que sa visite aux Etats Unis n'avait aucun but politique, et qu'il faisait simplement un voyage de plaisir.

Saisie d'un chalutier anglais.

Cuxhaven, Allemagne, 15 mai—Le chalutier anglais "Taurus", du port de Grimsby, Angleterre, qui pêchait dans les parages de l'île d'Amrum, mer du Nord, a été arrêté par un torpilleur allemand et amené à Cuxhaven.

A la Réunion des Dentistes.

Les membres de la Société des Dentistes de l'Etat de la Louisiane se sont réunis hier, et au cours de la séance le Dr C. H. Irion, président du bureau de santé d'état, a été pris à partie. Le Dr H. J. Feltus a dénoncé le Dr Irion pour avoir interdit aux dentistes de délivrer des ordonnances à leurs malades. Il a dit qu'il appartenait à la Société de protéger les intérêts des dentistes.

Le Dr R. R. Bailey, secrétaire de la Société, a dit que le président du bureau de santé d'état se faisait mal voir en réglementant tantôt d'une façon tantôt d'une autre,

Il a déclaré que si cela continuait des mesures devraient être prises pour évincer le Dr Irion de la présidence du bureau de santé d'état.

Tous les membres présents ont approuvé les vues exprimées par les Drs Feltus et Bailey, et sur proposition du Dr Wallace Wood jeune l'assemblée a décidé d'élire un comité de trois membres pour veiller à ce que les règlements proposés par le bureau de santé d'état à la législature soient acceptables pour les dentistes. Ce comité législatif aura plein pouvoir d'agir et de dépenser l'argent qu'il jugera nécessaire pour servir les intérêts des dentistes auprès de la législature à Baton Rouge.

Les Drs Wood, Feltus et Vignes ont été élus membres de ce comité législatif.

Les Drs Léon Barnett et A. Bernard ont lu d'intéressants mémoires.

Les résolutions relatives aux membres défunts lues par le Dr Vignes ont été adoptées.

Des nouveaux membres ont été élus hier matin, les Drs A. J. Dauterive de Breaux Bridge, Edward A. Gamard, William Eckhardt, T. J. Wingrave, J. H. Wiley et J. A. Buisson de la Nouvelle Orléans.

Indemnité réclamée.

Henry J. Schenck intente à la compagnie de chemin de fer de Louisville et Nashville un procès devant la cour civile de district pour obtenir le paiement d'une indemnité de $502,34.

Le plaignant allègue que des tonneaux et des sacs de légumes expédiés de la Nouvelle Orléans à divers points de l'est par cette compagnie ont été perdus ou avariés et qu'il a subi une perte du montant ci-dessus.

NECROLOGIE.

Ils ne sont pas longs, les intervalles que met la mort à faucher au sein de l'ancienne population créole; il y a une dizaine de jours à peine, elle y faisait deux victimes, et voilà qu'hier elle en faisait une autre, en ravissant Madame Vve Charles de Haut de Lassus à l'affection d'une famille nombreuse et d'un vaste cercle d'amis.

C'est à l'âge de 72 ans et demi, et à la suite d'une infirmité qui ne l'avait cependant pas détachée de la vie, que l'excellente femme est morte, morte en parfaite chrétienne, ayant été pour les êtres chers qui l'entouraient comme un mur de soutènement, après en avoir été la conseillère, le guide.

Madame de Lassus était de cette époque où la Louisiane était justement citée comme le premier Etat du Sud, pour sa richesse et les mœurs chevaleresques de ses habitants. Elle en a connu l'âge d'or, où tout était autre que ce qui est aujourd'hui.

Elle appartenait par la naissance et le mariage a deux des familles les plus anciennes et les honorées du pays ; elle descendait des Plauché un nom intimement lié à l'histoire du pays et qu'ont porté fièrement ses ancêtres. Mme de Lassus était une femme charmante qui avait fait l'ornement de nos premiers salons ; l'esprit chez elle était fin, l'humeur enjouée et le cœur ouvert à tous les beaux élans. Fille, épouse, mère, amie, elle les fut et en possédа toutes les qualités. C'est quand la plus navrante des infirmités l'atteignit que la chétienne s'affirma en elle: ses yeux se voilèrent et, sans s'y attendre, elle fut plongée dans les ténèbres les plus épaisses, la nuit la plus noire. La science tenta de rouvrir ses yeux à la lumière, mais vainement, hélas ! Et pendant des années la pauvre femme vécut privée du bonheur de voir les traits des êtres aimés qui lui souriaient.

Madame de Lassus laisse une sœur, Mlle Amanda Forstall, et plusieurs enfants : MM. Edouard, Gaston, Emile, Carlos, Mme Delorme et Mlles Jeanne et Louise : aussi, un grand nombre de petits enfants.

Cette mort attristera bien des personnes en ville et dans l'Etat, car plusieurs des fils de la défunte sont établis dans les affaires dans les campagnes et sont entourés de la plus haute considération.

Trains spéciaux pour les législateurs.

M. H. C. Leake, agent de la compagnie de chemin de fer de l'Illinois Central, confirme le rapport de l'établissement d'un service spécial entre la Nouvelle Orléans et Baton Rouge durant la session de l'Assemblée Générale.

Un train rapide partira de la Nouvelle Orléans chaque dimanche à huit heures du soir.

Le train partant de Baton Rouge le vendredi à trois heures 45 ne s'arrêtera qu'aux mêmes stations que l'express de Memphis.

Condamné pour abandon de sa femme.

Le juge Baker, de la cour criminelle de district a condamné hier Sidney Swain, un employé de la compagnie des cars, à verser $3 par semaine à sa femme pour l'entretien de ses enfants. A défaut de paiement il fera trois mois de prison.

INCENDIE.

Hier vers trois heures et demie de l'après-midi une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Mme Mary Leibreck, rue Magasin, 5219. Un hangar situé dans la cour et évalué à $200 a été détruit.

Attaque.

John Sperro, qui demeure rue des Français, 1841, déclare avoir été attaqué par Pete Graffio et James Casey jeudi dernier, alors qu'il se trouvait dans le voisinage de l'hôtel Grunewald. Les deux hommes l'ont, dit-il, frappé au visage et se sont enfuis. Leur signalement a été donné à la police.

COMPTES-RENDUS DE L'Athénée Louisianais,

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant tous les trois mois.

Sommaire du fascicule du 1er Avril 1908.

Procès-verbaux.
Causerie d'Avril—M. Félix Voorhies.
Le Printemps, impressions de Bretagne—M. C. G. Rivot.
La Bibliothèque, discours—M. A. Fortier.
Mida ou la Mort de La Salle, drame en trois actes et en vers, publié en 1852 (suite et fin), par—C. O. Dugué.

Corps trouvé.

Le corps d'un homme âgé d'environ 40 ans a été trouvé flottant dans le fleuve au pied de la rue Désiré. Il a été transporté à la morgue, mais n'a pas été identifié.

HUMEUR ET DEMANGEAISON D'UN PETIT GARÇON

Croûte Epaisse sur ses Mains ; et la Maladie s'Etend à Tout son Corps—L'Enfant Guéri en Quatre Jours—Mère

RECOMMANDE FORTEMENT SAVON ET ONGUENT CUTICURA

"Nous remarquâmes un jour que notre petit garçon était couvert de plaies qui le démangeaient. Celles de ses mains nous frappèrent d'abord. Mais comme ses mains n'étaient pas si malades alors, elles ne nous donnèrent pas d'inquiétude. Le lendemain cependant nous entendîmes tant vanter les Remèdes Cuticura pour les plaies qui démangent, etc., que j'eus l'idée d'en acheter. A ce moment la maladie s'étaient étendue sur tout le corps de l'enfant et ses mains n'étaient qu'une croûte épaisse de cette maladie qui démange. J'allai à la pharmacie et j'achetai une boîte de Savon Cuticura et une boîte d'Onguent Cuticura, et le soir je déshabillai mon petit garçon et je le lavai bien avec le Savon Cuticura et de l'eau tiède. Je le séchai ensuite avec une serviette à bain douce, et je le frottai bien avec l'Onguent Cuticura. J'en fis autant chaque soir avant de le mettre au lit et au bout de trois ou quatre jours il était entièrement bien. Je vous permets de publier ceci pour que toute personne souffrant comme mon bébé connaisse les Remèdes Cuticura. Je serai heureuse de recommander les Remèdes Cuticura, car ils sont bienfaisants pour tous ceux qui ont des maladies de la peau. Mme Frank Donahoe, 208 Rue Frémont, Kokomo, Ind., 16 Sept., 1907."

BOUTONS

Et Points Noirs Prévenus et Guéris par Cuticura.

Enduisez doucement la figure avec l'Onguent Cuticura, le grand Remède de la Peau, mais ne frottez pas. Enlevez l'Onguent au bout de cinq minutes avec du Savon Cuticura et de l'eau chaude et continuez à baigner le visage pendant quelques minutes. Recommencez matin et soir. Dans d'autres moments faites usage d'eau chaude et de Savon Cuticura pour laver la figure aussi souvent qu'il vous plaira.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 98 Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

QUATRIÈME PARTIE

LES SACRIFIÉS

I

UN SOIR DE RÉVEILLON

Suite.

..Unis.... comme pour un symbole ?

..Mais alors....

Ces deux mots d'interrogation, elle les murmure.

Et elle n'ose en prononcer d'autres et, dans ses prunelles passent d'étranges lueurs.

Cependant, devant cette émotion, profonde, intense et qui ne s'exprime que sur la physionomie de la comédienne, Jacques s'est levé, a fait le tour de la table, est venu auprès de la jeune femme.

—Eh bien, Claire, à quoi penses-tu ? Elle lève la tête vers lui :

—Je ne sais pas, mon ami.... devant une telle plaisanterie....

—Une plaisanterie ?

Il a dit cela sur un ton très sérieux, très ému.

—Dame.... voyons.... Jacques.... que veux-tu que je songe ?

—Mais ce qui est.... l'intention très sérieuse qui m'a fait t'offrir ce bijou ce soir.

—Jacques !

—Et qui me fait te dire à présent ma petite Claire veux-tu accepter de porter bientôt cet anneau..... Claire, veux-tu devenir ma femme ?

A son tour elle s'est dressée brusquement.

..Si brusquement que dans un mouvement inconscient elle a accroché la nappe qui s'est soulevée renversant un verre qui se brise.

Mais ce petit incident, elle ne le remarque même pas.

Son émotion est trop grande.

Et Jacques lui a ouvert ses bras.

La belle tête auréolée d'or s'appuie sur l'épaule du jeune homme.

Pendant un instant, aucun mot ne vient aux lèvres de la comédienne qui tremblent, comme tremblent ses longues mains pâles dans les mains de l'officier.

Et puis voici qu'entre ses paupières aux longs cils soyeux coule une lueur d'extase que reflète bientôt tout son visage.

Jacques, devant cette attitude, la regarde extrêmement ému lui aussi.

—Son bonheur est sans bornes, se dit-il.

Pourrait-il en douter, lui qui sait combien grand, combien profond est l'amour de cette femme qui, sur un désir de lui, sans hésiter, donnerait sa vie ?

Non.

Doucement, il serre dans les siennes les mains de son amie.

Un vertige délicieux s'est emparé d'elle.

Elle se sent emportée dans le plus beau, dans le plus merveilleux des rêves.

Devenir la femme de Jacques.....

..Se savoir liée à lui pour toujours.... Pour toujours vivre de sa vie, rester à ses côtés, la main dans la sienne.....

..Ne plus craindre l'avenir.... être certaine qu'il sera ce qu'est le présent : fait de joie.... de félicité.... d'ivresse.... d'enchantement.

..Ah ! oui.... c'est un beau songe.

Claire le comprend.

Mais elle comprend aussi que ce n'est qu'un songe.

Elle frissonne.... Doucement elle écarte les bras de l'officier et l'extase de son visage disparaît.

Comme une ombre.... comme un nuage..... passe sur son front.

Et voici que ses paupières battent encore.... battent précipitamment.

Mais ce n'est plus pour retenir les lueurs de joie qui en filtraient .... qui en coulaient tout à l'heure.

Un voile.... une buée ternit d'abord leur limpidité.

Voici aussi que les traits de son visage se contractent..... Voici que ses lèvres tremblent, qu'elles se crispent plutôt dans la manifestation d'une douleur soudaine.

Et tout à coup, au treillis soyeux des cils, brillants, limpides, des larmes s'accrochent.

Une seconde elles sont retenues là.... ces larmes.... et puis elles roulent, glissent sur les joues, brûlantes, pressées...

Jacques, un instant, reste interdit.

Mais il songe alors que ces larmes-là sont des larmes de joie, des larmes d'ivresse.

Il murmure :

—Il ne faut pas pleurer, ma chérie, il faut sourire à ces beau rêve.

Mais ces mots n'arrêtent pas les larmes de la jeune femme ; au contraire, celles-ci coulent plus nombreuses encore.

Et le visage se crispe plus douloureusement.

Jacques voit ce masque de souffrance.

Il reste interdit devant cette attitude qui, pour lui, est vraiment incompréhensible.

Pourquoi la comédienne pleure-t-elle ainsi ?

Elle a souri tout à l'heure selon les prévisions de l'officier.

Il pensait qu'elle allait ensuite manifester une joie extrême, infinie.

Et c'est le contraire qui se produit.

Elle est peinée, elle souffre visiblement.

—Claire, demande t il, inquiet .... Claire, qu'as-tu donc ?

Et il répète :

—Il faut sourire à ce beau rêve.

Mais elle, en roulant sa jolie tête éplorée sur l'épaule du jeune homme ;

—Ah ! tu es cruel, Jacques, de l'avoir fait naître ce rêve !

—Et pourquoi, ma chérie ?

—Parce que j'étais heureuse et que je vais souffrir à présent.

—Souffrir ?

Il ne comprend pas.

Et elle, dont la poitrine palpite ; dont la voix tremble :

—Tu le dis toi-même.... c'est un beau rêve.

—Eh bien ?

—Eh bien les beaux rêves ne durent guère et ils sont suivis—ne le sais-tu pas ? — d'amères regrets.

—Mais il n'en sera pas ainsi pour celui-ci.

—Il subira le sort commun à tous les autres !

—Non.... puisque dans quelques semaines il sera devenu réalité.

Et il ajoute :

—Crois-tu donc que ceci n'est que comédie.... Mais, Claire, je suis sincère, je te le jure.

" Sois persuadée que ma proposition est très sérieuse... que je ne la formule qu'après de longues réflexions, et dans toute la sincérité de mon âme.

Doucement elle tente de s'arracher à l'étreinte de l'officier.

Elle secoue la tête.

Et, la voix grave à présent :

—Je ne doute plus, Jacques, de ta sincérité, et c'est du fond de mon cœur que je te remercie de cette proposition qui me touche plus que je ne saurais dire.

—Ah.... enfin !.... eh bien alors, il faut sourire.

—Non.... mon Jacques.

—Si.... puisque tu vas être heureuse, puisque tu acceptes de devenir ma femme, ma femme adorée.

—Je ne l'ai pas dit.

—Comment.... tu refuserais ?

—Je refuse.

La surprise éprouvée depuis un instant par le jeune homme devient de la stupéfaction.

—Mais c'est de la folie.... voyons, ma petit Claire ?

—Non.... mon ami.... non.

—Tu ne crois pas à ma sincérité ?

—Si.... Jacques.... car je te sais loyal et franc.

—Alors pourquoi prononces-tu ces mots méchants.... ces mots qui me font de la peine ?

—Parce que mon devoir m'ordonne de les prononcer.

—Ton devoir t'ordonne d'accepter le bonheur que je t'offre, la réhabilitation morale à laquelle tu as droit.

—Mon devoir m'oblige à te mettre engarde contre toi-même, contre des sentiments généreux que tu manifestes aujourd'hui et que tu regretterais forcement un jour.

—Et pourquoi ? N'es-tu pas digne, Claire, d'être ma femme .... n'es-tu pas digne de porter mon nom ?

—On n'épouse pas une comédienne.

—Préjugé, au-dessus duquel—et de toutes mes forces ! je m'élève !

—Mais que le monde impose !

—Que m'importe le monde.... Je t'épouse pour toi et non pour lui.... parce que je sais que tu es digne de toutes les pitiés.

Ah ! le mot.... malheureux... le mot qu'il regrette tout de sui-